Suffren Pierre André - Extrait de : La Marine et les Grands Marins Français – Auteur : Raoul Postel ancien magistrat aux Colonies – Librairie générale de Vulgarisation (A, Degorce) 1887 – Droits : domaine public – Sources :

SUFFREN.
Vice-amiral
1726 - 1788

Pierre-André de SUFFREN de SAINT-TROPEZ naquit au château de Saint-Cannat, en Provence, le 13 juillet 1726. Il fit ses premières campagnes comme garde-marine sur le *Solide* et la *Pauline* ; à vingt ans, enseigne sur le *Monarque*, il était fait prisonnier et emmené en Angleterre. Rendu à la liberté par la paix de 1748, il profita de son inaction forcée pour se rendre à Malte et prendre ses degrés dans son Ordre fameux, dont il devint tour à tour chevalier, commandeur et bailli. C'est sous ce dernier titre qu'il s'est particulièrement illustré.

A la reprise des hostilités, en 1755, Suffren obtint le grade de lieutenant de vaisseau. Une seconde captivité entre les mains des Anglais se termina en 1763. Il demanda alors qu'on lui confiât le commandement d'un chebec, chargé de protéger notre commerce dans la Méditerranée. Nommé capitaine de vaisseau en 1772, il accomplit une croisière dans les mers du Levant, puis fit deux campagnes d'évolutions sous les ordres du comte **Du CHAFFAUT** et du comte **de BARRAS.** Enfin, il commanda le vaisseau le *Fantasque* dans la course que le comte **d'ESTAING** entreprit en Amérique. Jusque-là, le bailli de Suffren passait, après quarante années de navigation, pour un brave et intègre capitaine, mais rien de plus, sa modestie et son horreur de l'intrigue n'étant guère propres à le mettre en relief. Il fallut que le gouvernement français hasardât une expédition ingrate, perdue au bout du monde, pour qu'on songeât à Suffren, personne n'en briguant le commandement. Il s'agissait de s'allier à la Hollande, laquelle du reste subvenait à l'armement de notre flotte, pour aller, de concert avec cette puissance, arracher l'empire de la mer des Indes à l'Angleterre.
Le commodore **JOHNSTON** devait attaquer le Cap : il était temps de le prévenir. Le 22 mars 1781, Suffren quitta Brest avec cinq vaisseaux et deux frégates. A la hauteur de Praya, une des îles du Cap-Vert, il rencontre l'ennemi. Suffren ordonne l'attaque : par suite d'une maladresse, il reste en présence de Johnston avec deux bâtiments. Pendant plusieurs heures, on se canonne : le commandant anglais, effrayé, lâche pied, et Suffren, libre de sa route, peut à son aise ravitailler le Cap et y déposer la garnison dont il était chargé.
Il piqua droit sur l'Ile-de-France pour s'y ravitailler. Il y fit équiper à bref délai huit transports qui, en outre d'une énorme quantité de vivres, d'armes et de munitions, emmenaient trois mille hommes de troupes de débarquement à destination de l'Inde. Les armements ne se bornèrent pas là. Quand il partit, indépendamment des transports précités, sa flotte comprenait onze vaisseaux, trois frégates et trois corvettes. L'amiral **HUGHES**, qui le rencontra peu après sous Madras, disposait de forces à peu près égales, de sorte que la victoire, dans ces mers lointaines, semblait devoir être la récompense du plus brave et du plus habile.
Suffren, gêné par le convoi qu'il traînait, voulut gagner Pondichéry. A partir de Madras, l'amiral Hughes lui donna la chasse. L'action se poursuivait dans des conditions désastreuses pour les Anglais quand la tempête, se mêlant de la partie, sépara les combattants. Tandis que Hughes rétrogradait, Suffren débarquait à Porto-Novo les trois mille Français qui devaient aider le rajah **HAÏDER-ALI** à résister aux Anglais. Délivré du convoi qui retardait sa marche, il se mit à la recherche de l'ennemi.
A la hauteur de Provedien, sur les côtes de Ceylan, Suffren rencontra de nouveau Hughes, à la tête de quatorze voiles. Le combat dura cinq heures, au bout desquelles le commandant anglais s'enfuit.
Le vainqueur, après s'être ravitaillé à Batacolo, se dirigea sur Tranquebar et Goudelour. Il prenait ses dispositions dans cette dernière station pour aller chasser les Anglais de Negapatram, quand on vint l'avertir que sir Edward Hughes couvrait ce point avec toutes ses forces. Le 5 juillet 1782, il était en vue de la flotte britannique : le lendemain, le feu s'ouvrait. L'amiral Hughes, comptant sur

l'ardeur française, avait ordonné à son avant-garde de ne point prendre part à l'action et d'attendre ses ordres pour s'engager ; mais Suffren, aussi rusé, rendit cette disposition inutile. Il fallut bien que la bataille amenât chacun sur le terrain à nombre égal de vaisseaux, onze contre onze. Suivant son habitude, Suffren s'attacha directement au bâtiment du commandant ennemi, qu'il mit en triste état. Le combat semblait se terminer à l'avantage des Français quand ceux-ci virent, soudain, l'un des leurs, le capitaine **CILLART** du *Sévère*, amener son pavillon. Par bonheur, le second, nommé **DIEU**, contraignit ce lâche officier à le rehisser ; d'où ce brocard sanglant, qui courut la flotte : « *Le capitaine du Sévère voulait se rendre, mais Dieu ne le permit pas.* » Cillart fut justement suspendu après l'affaire, avec ses lieutenants **FORBIN** et **BIDÉ de MORVILLE.** La marine française est assez riche en gloires pour qu'on puisse rappeler au public le n nom de deux traîtres de hasard. Les Anglais n'ont-ils pas eu l'amiral **BING** ? Nous autres, ne ressentons-nous pas la douleur d'avoir possédé le maréchal **BAZAINE** ? Le drapeau national n'est point humilié par de pareils lâches, leur boue fait ressortir son éclat. Sir Edward Hughes eut l'aplomb, à quelque temps de là, de réclamer le *Sévère*, comme s'étant rendu. Suffren répondit au parlementaire : « Venez le prendre ! » On ne s'y risqua pas. Quoi qu'il en fût, un fort grain sépara brusquement les combattants. La flotte de Hughes, pour la troisième fois, en profita pour battre en retraite,

Ces reculs rendaient Suffren maître de la situation. Après une pompeuse entrevue avec **HAÏDER-ALI,** qui se dérangea de plus de cinquante lieues avec une armée de quatre-vingt mille hommes pour le féliciter, après avoir rallié d'importants renforts que lui amenait le capitaine **d'AYMAR**, il se résolut à attaquer Trinquemalé. Un succès complet couronna cette entreprise. Le 30 août, les forts capitulèrent, et une garnison française en prit possession le lendemain. Le 3 septembre, sir Edward Hughes reparut, ignorant de cette prise. Suffren, ne lui laissant pas le temps de se reconnaître, donna le signal du combat. Malheureusement, ses capitaines ne comprirent pas ses ordres et ouvrirent le feu en détail avant qu'il eût formé sa ligne ; d'autre part, étant trop au vent, le plus grand nombre d'entre eux évoluait mal. Depuis son arrivée dans l'Inde, Suffren avait eu si souvent à se plaindre de ses lieutenants qu'il se crut abandonné. Il prit, alors, une résolution héroïque, celle de soutenir à lui seul l'assaut des forces anglaises ; et il y réussit ! Après une lutte sanglante, l'amiral Hughes battit en retraite une fois de plus pour aller se radouber à Madras. Suffren rentra à Trinquemalé, où quinze jours lui suffirent pour faire disparaître de ses vaisseaux toutes les traces de leur dernier combat.

C'est alors que l'on vit Suffren, avec son escadre si faible pour une telle entreprise, bloquer toutes les côtes de l'Inde, depuis l'embouchure du Gange jusqu'à Madras, sans que sir Edward Hughes tentât même de s'y opposer sérieusement. Ce ne fut que lorsqu'il eut reçu un renfort de six vaisseaux de ligne que l'amiral anglais, sortant de son inaction, se porta sur Goudelour pour attaquer par mer les Français renfermés dans cette place, tandis qu'une armée britannique les assiégeait par terre. Suffren n'en fut pas plus tôt instruit qu'il résolut de sauver Goudelour, incapable de résister à tant de forces réunies. Mais, en arrivant, il trouva quatorze vaisseaux de ligne déjà embossés le long de la côte et prêts à foudroyer la place. A la vue de l'escadre française, Hughes appareilla brusquement et gagna le large. Décidément, les Anglais fuyaient toujours ! On sait, du reste, que leurs victoires se payent d'avance en argent. Sous les yeux de l'ennemi apeuré, Suffren se mit en communication avec la garnison assiégée, puis il courut à sir Edward Hughes, qu'il contraignit au combat. Après une canonnade très vive, la flotte anglaise se décida à lever le blocus. Lorsque, au point du jour, les assiégés virent les vaisseaux français seuls maîtres de la rade et l'escadre britannique disparaissant lentement sous l'horizon, ce furent des transports et des cris de joie qui, répétés par les échos du rivage, vinrent jusque sur ses bâtiments saluer Suffren du doux nom de « père » et de « libérateur ». Quand il descendit à terre, le marquis **de BUSSY,** commandant de la place, vint au-devant de lui, entouré de son état-major, que suivait une population innombrable. Le bailli de Suffren, seul étonné de ce triomphe, se vit enlever dans un magnifique palanquin que les défenseurs de la ville chargèrent sur leurs épaules. C'était au mois de juin de l'année 1783. Huit jours après cette mémorable entrée, une frégate anglaise vint annoncer la signature du traité de Versailles, rétablissant la paix.

Suffren était parti capitaine de vaisseau en 1781 ; une cinquième charge de vice-amiral fut créée tout exprès pour lui en 1784. Les quatre autres titulaires étaient le comte **d'ESTAING**, le marquis **de SAINT-AIGNAN**, le comte **de La ROCHEFOUCAULD-COUSSAGES** et le prince **de MONTBAZON**. Jamais avancement ne fut mieux mérité. Le glorieux marin demeura, du reste, l'idole du public jusqu'à sa mort, arrivée le 8 décembre 1788.



Gravure française vers 1785